★ Avec Philippe Peltier, voyage le long du fleuve Sepik

Philippe Peltier, Conservateur Général du Patrimoine, responsable de l'unité patrimoniale Océanie – Insulinde au musée du quai Branly, évoque son parcours, sa découverte de l'art du Sepik et l'aventure de cette exposition. Conçue avec Markus Schindlbeck – responsable des collections Océanie et Australie du musée d'Ethnologie de Berlin – et Christian Kaufmann – ancien responsable de la collection Océanie du Museum der Kulturen de Bâle – *Sepik, Arts de Papouasie-Nouvelle-Guinée* (du 27 octobre 2015 au 31 janvier 2016) nous emmène au cœur d'un village de Papouasie-Nouvelle-Guinée.

D'où vient votre passion pour la région du Sepik ?

Comme beaucoup d'adolescents, j'étais fasciné par les cartes, lieux qui, comme vous le savez, se sont [illegible] aux arts d'Océanie. Au début des années 1970, alors que je passais devant la librairie La Hune, j'aperçus dans une des vitrines un seul livre. C'était l'ouvrage de Carl A. Schmitz, *Oceanic Art*. Je suis rentré dans la librairie, j'ai feuilleté le livre. Ses images m'ont fasciné. Je n'avais pas les moyens de me l'offrir et je l'ai un peu oublié ! Mais ce fut probablement ma première longue rencontre avec les objets océaniens.

Quand j'ai débuté mes études en histoire de l'art, je m'intéressais plus particulièrement à l'art américain des années 1960. On était bien loin des arts d'Océanie ! En parallèle, j'ai suivi un cursus d'histoire et un autre en restauration des œuvres d'art. C'est grâce à ce dernier cursus que je me suis trouvé confronté aux objets d'Océanie car j'ai effectué un stage de restauration au musée de l'Homme. Le département Océanie était alors sous la direction d'une femme étonnante, Françoise Girard. Elle avait effectué une collecte lors d'une mission sur le fleuve Sepik dans les années 1950. Avec elle, j'ai passé de merveilleux moments dans les réserves. Ce furent des heures fantastiques. On nous offrait alors la possibilité d'un rapport privilégié avec les objets. C'était passionnant ! Ces moments-là ne sont désormais plus possibles avec les étudiants dans de nombreux musées. Loi de conservation oblige ! Je le regrette, car rien ne remplacera jamais le contact direct avec les objets mais surtout le plaisir de la découverte. Un plaisir qui ne s'éteint jamais. C'est donc dans les réserves du musée de l'Homme que j'ai commencé à apprendre à regarder les objets, et plus particulièrement ceux du Sepik. En [illegible]. C'est également par le biais de cette formation que dans les années 1975 je me suis dirigé vers des études d'anthropologie.

À la fin de ma formation, je suis entré comme restaurateur au MAAO (Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie). Le département Océanie était alors placé sous la direction de Jean Guiart. Là, j'ai commencé à travailler avec les objets et sur leur thème. J'ai rédigé quelques articles. À la suite de la publication d'un de ces articles, Bernard Juillerat, qui était anthropologue et directeur de recherche au CNRS, m'a proposé de rejoindre l'équipe de recherche qu'il dirigeait. Ce fut une chance extraordinaire ! C'est donc grâce au CNRS que j'ai pu partir pour plusieurs missions sur le terrain. J'ai séjourné à trois reprises dans un village de Porapora, une des régions du Bas-Sepik.

Pouvez-vous nous parler de vos missions de terrain ?

J'ai passé deux ans et demi de ma vie sur le terrain. J'ai vécu dans un village de trois cents personnes environ. J'ai observé, j'ai tenté de comprendre les structures sociales et l'histoire locale.

Je suis parti pour la première fois en 1984, pour une courte mission de reconnaissance qui a duré trois mois.